FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 25 juillet.)

CHANTEREINE

Par

Georges de LABRUYERE

gardes nationaux chargés de surveiller Louis XVI et sa famille. Et si beaucoup d'entre eux, à l'heure du péril et de l'action, se dérobèrent à leurs promesses de fidélité, il ne fut pas de ceux-là.

On le trouve, aux heures les plus dangereuses, au 20 Juin, au 10 Août, aux côtés de la reine.

Même, avant cette date, il avait proposé de prendre l'offensive contre l'Assemblée.

Son plan était bien simple.

Sous couleur d'offrir à la nation un tonneau plein d'argent il se serait présenté à la barre de la Constituante, mais le tonneau eût été, au lieu de numéraire, rempli de poudre. Une fois en face du président, il y aurait mis le feu et aurait fait sauter l'assemblée, et lui-même avec! On le voit, il n'y pas d'idées nouvelles.

La cour recula devant de semblables moyens. Mais celui qui les avait proposés en recueillit le bénéfice sous la forme d'une faveur spéciale, bien due à tel audacieux qui parlait de se sacrifier si allègrement à ses maîtres.

Même, cette faveur, à un moment précis, fut telle, qu'on trouve aux archives une convocation royale signés de son nom, par ordre, et dans la formule ordinaire des convocations du conseil:

(De par le roi, messieurs les ministres s'assembleront à 7 heures du soir pour la conseil, aujourd'hui, 29 juin 1792. Signé: De Rougeville.)

Le 10 Août, il ne quitta les Tuileries que lorsque tout fut fini. Il demeura trois heures sous une effroyable mousqueterie, parmi des monceaux de morts et de mourants et lorsque, enfin, resté presque seul, il s'échappa, il avait trois balles dans ses vêtements.

Pendant ce temps, le terrible marquis révolutionnaire, Saint-Huruge, l'attendait à son domicile pour l'assommer.

Averti par un domestique fidèle, Rougeville ne rentra pas chez lui. Il trouva un asile au Marais, mais bientôt découvert, il fut enfermé à l'Abbaye, d'où il eut la chance un peu bien étrange de sortir la veille même des massacres du 1 et du 2 septembre.

Et c'est là ce qui, dans cette carrière si audacieusement heureuse, semblera toujours étrange, c'est que, connu comme le loup blanc, visé spécialement par tout le personnel révolutionnaire, il échappera toujours à la minute exacte où la fuite est indispensable, averti par de mystérieuses connivences.

Alors que tant de gens qui n'ont ni sa notoriété ni sa façon de fixer sur lui l'attention, sont emprisonnés et exécutés comme suspects, ce grand conspirateur circule librement, ou tout au moins trouve des retraites impénétrables d'où il s'échappe toujours à l'heure fixe, filant entre les mains des gendarmes ou des geôliers.

J'attribue lui-même cette chance persistance à so nargent dont il fait usage au bon moment. La chose est possible, après tout, et quelle nécessité de rechercher les dessous de ses actes, si ses actes sont beaux!

Quoi qu'il en soit, cet homme extraordinaire, et c'est là la point culminant de ses aventures, parvint, lui si recherché si traqué, si connu, à pénétrer jusque dans le cachot de la reine et lui remettre un billet caché dans un oeillet. Et il l'eut plus que probablement enlevée de la Conciergerie, si elle-même, imprudente ou trop confiante, n'avait commis cette inexplicable folie de confier son secret à l'un des gendarmes chargés de la garder.

Celui-ci dénonça la complot.

Tous ceux qui, à leur insu, car Rougeville employait les gens sans leur dire, avaient trempé dans l'affaire, furent guillotinés; lui seul disparut, resta insaisissable comme évanoui dans une pénombre mystérieuse.

Cette pénombre propice, on la connait aujourd'hui.

Tandis que toute la police, lancés à ses trousses, bloquait les diverses retraites où l'on pouvait le croire réfugié, il s'était tranquillement installé dans les carrières à plâtre de Mont martre, y vivait paisiblement, y rédigeait même un pamphlet royaliste qu'il adressait à la Convention, aux comités, au tribunal révolutionnaire, à toutes les autorités enfin, sous ce titre audacieux:

Les crimes des Parisiens envers leur reine, par l'auteur des billets présentés à la reine dans sa prison.

Puis, un beau jour, content de cette dernière bravade, il prit tranquillement la route de Belgique, pour aller recueillir, au sein même de l'émigration, la gloire de ses actes.

Peu de temps après il réintégrait, sans embarras et sans être inquiété, ses terres d'Artois, près de Saint-Laurent, et y menait la vie du gentilhomme campagnard.

Pourtant, dès l'avènement de Fouché à la police, il ne devait pas jouir longtemps du calme dont le Directoire n'avait pu le troubler.

Ses incessants déplacements, ses voyages mystérieux à l'étranger et à Paris, attirèrent sur lui l'attention du gouvernement consulaire et il fut décrété d'arrestation.

Pendant quatre ans, il joua à cache-cache avec le terrible ex-jacobin, devenu ministre de Bonaparte.

Trempait-il dans les diverses conspirations de l'époque, jacobines ou royalistes? Nul ne le sait. Mais nous venons de le voir, caché dans un hôtel borgne, dissimulant sa personnalité, sous le nom du citoyen Mulot; nous allons le voire entreprendre une nouvelle tentative d'évasion, au profit, cette fois, de Chabondal, et qui est restée, certes, la plus cachée des aventures de ce prodigieux aventurier.

Tel était l'homme dont Chantereine, dans son exaltation, venait de baiser la main, et qui, maintenant, assis devant elle, l'écoutait de toute oreille.

La conversation de Chantereine et du citoyen Mulot dura plus d'une heure.

L'artiste fameux en évasions se fit expliquer par la jeune fille toutes les conditions de la captivité du chef Vendéen, l'emplacement exact de sa cellule, la nature des soins et de la surveillance dont il était l'objet.

Et comme il connaissait à merveille tous les coins et recoins de cette prison tant étudiée par lui lorsqu'il complotait d'en faire sortir la reine et toute la famille royale, il prit un crayon, une feuille de papier, et traça un croquis sommaire du Temple, tel qu'il était sous les yeux de la jeune fille.

Il voulait s'assurer que, depuis 93, aucun changement important n'avait été fait dans la disposition des lieux.

C'est bien cela, fit Chantereine après un long regard sur le croquis, et voici la fenêtre de la chambre occupée par Georges.

Rougeville, ou plutôt Mulot—c'est le nom sous lequel nous le désignerons désormais, puisqu'il encaissait contre avec le plus grand sang-froid fit une petite croix à l'endroit où la jeune fille avait posé son doigt.

—Et maintenant, reprit-il, faut me donner quarante huit heures pour faire mon plan et prendre mes dispositions.

Et il ajouta, en souriant:

—Je ne m'attendais aucunement à travailler à nouveau de mon ancien état. Il me faut le temps de me recueillir et de chercher des aides, s'il en est besoin.

—Quarante-huit heures! exclama Chantereine qui, dans son impatience, savait voulu que le chevalier se mit de suite à l'oeuvre, c'est bien long! Qui sait ce qui se passera d'ici là, s'il sera encore temps!

Et son visage exprima une telle angoisse, une si profonde douleur, que Mulot la regarda avec étonnement.

—Oh! oh! pensa-t-il, voilà une ardeur qui ne prend pas sa source uniquement dans la foi politique!... Est-ce que la (petite sainte... à force d'adoration pour le dogme, se serait enflammée pour le Dieu?

Mais il eut honte, en présence du clair et pur regard de l'enfant, de cette sorte de gouaillerie sacrilège et, chassant toute mauvaise pensée, il reprit:

—Rassurez-vous, mon enfant, il ne peut rien arriver de fâcheux d'ici là. L'instruction du procès sera longue et nous avons tout le temps de prendre des dispositions sûres. En nous hâtant, nous risquerions de tout compromettre.

Quelle que fût l'exaltation de Chantereine elle ne put s'empêcher de reconnaître que le chevalier avait raison, et qu'il fallait agir avec lenteur et circonspection.

Elle s'inclina, non sans un soupir qui en disait long et déclara:

—Vous avez raison, monsieur, faites-ce que vous jugerez bon de faire. La cause royale, et celle de Georges, sont entre vos mains.

Le citoyen Mulot se recueillit un instant, puis demanda:

—Tous les amis de Georges sont-ils arrêtés?

—Tous! répondit Chantereine.

—Quoi! aucun de ses chouans, aucun de ses serviteurs, n'a échappé?

—Aucun.

—Alors, de toute cette conspiration, vous seule êtes demeurée libre?

—Moi seule. Et encore ne suis-je pas certaine du lendemain. Fouché, Dubois, d'autres agents de la police consulaire, me connaissent, savent le rôle joué par moi et peut-être...

Elle s'arrêta, comme frappée d'une idée.

—Non, fit-elle, il est peu probable que l'on songe à moi. Un seul des agents de Dubois aurait pu penser à me faire arrêter et celui-là...

—Celui-là...

—Il est mort.

—Mort?

—Oui, mort. C'était Buffet, celui de tous qui a le plus contribué à l'arrestation de Georges.

—Ah! bon, fit Mulot, j'ai lu cela dans les gazettes... Et Georges l'a tué, d'une balle en plein front.

—Oui, fit Chantereine, d'une voix sourde.

—Alors, reprit le chevalier, nous sommes seuls tous deux pour soutenir la lutte que nous allons entreprendre?

—A peu près.

—Comment, à peu près? N'a-t-il donc quelqu'un encore qui nous puisse aider?

—Oui.

—Qui cela?

—Une femme, une amie, qui est une vaillante et une dévouée car elle aime, et celui qu'elle aime est prisonnier.

—Comment la nommez-vous?

—Madame d'Onistal.

—Ah! oui, je sais, j'ai connu jadis son mari, le comte d'Onistal, c'était un fervent de la royauté.

—Oui, mais il a trahi. Il est maintenant au service de l'usurpateur.

—Je sais cela. Il est quelque chose comme préfet, je crois, à Rouen ou à Caen.

—A Rouen.

—Et sa femme, dites-vous, est maintenant...

—Elle est divorcée. Elle a cru devoir profiter de l'odieuse loi; mais elle, c'est affaire entre elle et Dieu!...

—Et elle aime, avez-vous dit, celui qui est quelqu'un de la conspiration?

—Oui, Saint-Victor le lieutenant, l'ami de Georges, et elle est prête à tout pour sauver celui qu'elle aime.

—Diable! Mais, dites-moi, mademoiselle Chantereine, cela fait deux évasions, alors, fit Mulot en souriant. Enfin, pendant que nous y sommes! Et puis, elle nous aidera. Elle est brave?

—Tout à fait résolue.

Et à cheval?

—Elle est prête à donner sa vie.

Eh bien! mais cela commence à se dessiner, dit Mulot, qui, pendant tout ce dialogue, avait, peu à peu, arrêté son plan. Et où est-elle, madame d'Onistal?

—A Paris.

—Où loge-t-elle, ou plutôt où se cache-t-elle, car nous ne logeons pas, nous autres, nous terrons, comme des bêtes traquées.

—Chez moi, c'est-à-dire chez mon père, rue Saint-Nicaise.

—Tiens, mais à propos, fit le chevalier, non sans une pointe de malice, car il voulait forcer la jeune fille à livrer tout son secret, mais il est au Temple, aussi, monsieur Caron!

—Oui, chevalier.

—Mais alors, cela va nous faire trois évasions!

—Non.

—Comment, non?

—Mon père ne court aucun danger. Sans doute, il est exilé, à son âge, être prisonnier; mais il est préférable pour lui qu'il comparaisse devant des juges. Son acquittement est certain. Le juge-instructeur lui-même l'a déclaré. Il n'y a rien contre lui. Libre, au contraire, libre avec nous, il voudrait se mêler à la lutte suprême que nous allons engager, et cette fois, il serait perdu.

—C'est vrai, et vous avez le jugement aussi sur que votre âme est noble, mademoiselle, dit le chevalier en se levant et en s'inclinant devant la jeune fille.

—Alors, monsieur, vous décidez? demanda anxieusement Chantereine en se levant à son tour.

—Que nous allons commencer l'action le plus tôt possible, répondit Mulot.

—Quand dois-je vous revoir?

—Soyez heureuse, fabrège-le dit; demain soir, à neuf heures, je vous attendrai ici.

—S'il le faut, je viendrai.

—Amenez madame d'Onistal. Je désire la voir, car, dès maintenant, je lui destine un rôle dans notre entreprise.

—Hélène m'accompagnera.

Le chevalier reconduisit la jeune fille jusqu'au bas de l'escalier et se sépara d'elle, dans la cour, en lui témoignant les marques du plus profond respect, aux regards étonnés de la mégère qui lui servait de propriétaire.

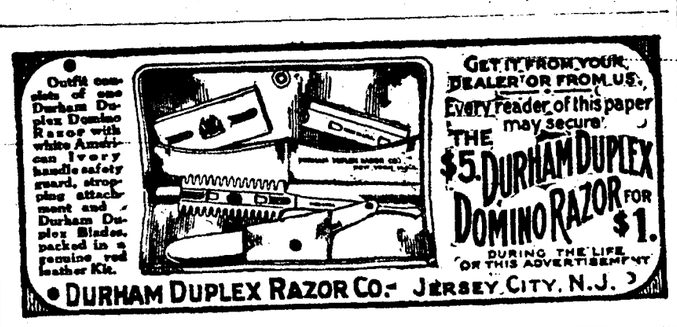
A Continuer.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à neuf heures du 1er octobre au 1er juillet, coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal. 2eme District



UN DÉJEUNER RAISONNABLE—

De bonnes gaufres, un verre de lait et du SIROP VELVA. Une nourriture saine, agréable au goût et rafraîchissante. Donnez aux enfants tous les jours des tartines de *Sirop Velva*. C'est une nourriture raisonnable et économique —demandez à votre épicier le prix en caisse.

Toute ménagère économe sait que le nom Penick et Ford veut sonjours dire le meilleur en son génre 19 ans de supériorité.

Penick & Ford, Ltd.

Les Plus Grands Fabricants de Sirops et de Mélasse du Monde

NOUVELLE ORLEANS, LNE.

MATHEY-CAYLUS

CAPSULES

Le modèle

Pendant plus d'un demi-siècle, les médecins européens les ont prescrites et elles ont obtenu des résultats excellents. Dans toutes maladies provenant des écoulements urinaires elles agissent promptement et complètement. Chez tous les pharmaciens. CLIN & CIE., Paris.

E. FOUGERA & CO. INC., New York.

LES VILLES CONSTRUITES PAR "ONCLE SAM"

16 GRANDES VILLES MILITAIRES OU CANTONNEMENTS BATIES AUX ETATS-UNIS EN 9 MOIS

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Mars 2, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

On ne sait ce que l'oncle Sam a pu dire aux architectes chargés de construire les villes pour ses soldats mais on peut croire qu'il a parlé de cette façon:

"J'ai mis les trésors de l'Etat à votre disposition, avec cet ordre: je veux que vous logiez mes soldats pendant que j'organise mon armée. En premier lieu je veux que vous bâtissiez seize villes pouvant contenir les populations des états de l'Arizona et du Nouveau Mexique. Il me faut aussi assez d'écuries pour prendre soin d'autant de chevaux qu'il y en a dans l'Oregon.

"En plus il faut des hôpitaux pour pouvoir prendre soin d'autant de blessés que peuvent contenir tous les hôpitaux à l'ouest du Mississippi."

Ce n'est pas tout. Il faut des réfectoires, et autres bâtiments nécessaires dans un camp; et tout en accomplissant ces choses il ne faut pas négliger les postes de l'armée régulière."

Il ne faut pas non plus oublier que quand ce travail sera en train il faudra que vous construisiez deux grands camps de concentration d'où l'armée américaine s'embarquera pour la France et d'où l'on expédiera les approvisionnements.

"Je sais que c'est un grand ordre—un travail formidable—mais ce sont des temps extraordinaires, et j'aurai à vous demander d'exécuter ces ordres en quatre mois. Nécessairement vous les accomplirez en quatre mois en vous servant de tout l'outillage, de tout l'argent dont vous aurez besoin, mais, il faudra que vous rendiez compte du premier au dernier sou que vous aurez dépensé."

Tel était l'ordre. Il a été exécuté comme le sont tous les ordres donnés à l'armée américaine... à la lettre.

On voit un jour un bâtiment servant de bureau, quelques machines, des chevaux, des camions, et un chaos de matériaux, puis en 48 heures un village. En deux semaines le village a grandi et en deux mois le village est devenu une ville.

ELECTION D'OFFICIERS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DE LA LOUISIANE

Le 17 janvier la Louisiana Historical Society a fait le choix de ses officiers. Il furent tous élus à l'unanimité M. Gaspard Cusachs, président; M. John Dymond, premier vice-président, M. William Kernan Hunt, second vice-président, le Juge Henry Renshaw troisième vice-président, Mademoiselle Grace King, archiviste; M. Success Bloom, secrétaire et bibliothécaire; M. William O. Hart, trésorier.

75ème ANNIVERSARIE DE LA SOCIETE FRANÇAIS DE B. A. M.

Les Directeurs et Secrétaires sont prévenus que les billet de Bal de Dames peuvent se procurer à la Pharmacie de l'Asile de 8 heures du matin à 5 heures de l'après midi.

A. J. BONNEMES,
Secrétaire.

"BUREAU OF MARKETS" OUVERT A LA NOUVELLE ORLEANS SOUS LA DIRECTION DE M. L. MEYER.

Le Département de l'Agriculture des Etats Unis vient d'établir à la Nouvelle Orléans une branche du "Bureau of Markets" qui sera dirigée par M. Geo Meyer. Ce bureau sera un bureau de publicité où l'on publiera tous les jours les cours de tous les marchés du pays montrant la valeur des fruits et des légumes, la température, les prévisions des pommes, des choux, des oignons, les pommes de terre, les fraises, la laitue, et autres légumes de la Louisiane. C'est l'intention de ce département d'aider le fermier autant que possible et de l'assister à vendre ses produits avec plus d'avantage. Les cours du marché seront envoyées à tous ceux que cela intéressera sans aucun frais.

M. Meyer est très anxieux de rencontrer tous ceux qui sont intéressés en des informations de ce genre et qui ne peuvent que faire du bien aux fermiers l'état. Pour plus d'informations il faut s'adresser: United States Department of Agriculture, Bureau of Markets, 311 315 Metropolitan Bank Building, New Orleans.

INJECTION BROU

Le traitement logique.
Direct—Prompt—Efficace
Pour la
MALADIE LA PLUS REBELLE
En vente chez tous les Pharmaciens.

"L'endroit où L'on Mange"

COMUS RESTAURANT

135 RUE ST. CHARLES
715 RUE COMMUNE

Consulat Général de France

537 RUE IBERVILLE.

(Ouvert de 9 heures à 3 heures, Samedi de 9 heures à Midi.)

Le Consulat du Consulat Général a l'honneur de porter à la connaissance des personnes dont les noms suivent, qu'avant d'importantes communications à leur faire, il leur serait reconnaissant de se présenter en personne au Consulat Général, ou de lui envoyer leur adresse par la poste:

Arraguet, Bonifacio
Bayiot-Lachotte, Jean Narcisse,
Bourdet, Jean.
Casebonne, Pierre
Cassière, Maximin,
Cazaurang, Romain dit Minvielle.
Coustaline, Paul
Couste, François
Etchart, Dominique
Frechou, Jean (Enfants de)
Gère, Bertrand
Gidon, Jean Marie,
Lapoze, Jean
Leverque, Gaston
Loristafot, Jean
Mazon, Jean
Paliengat, Jean
Parmentier, Henri Victor Marie
Podegaists, Edouard Auguste
Pedegau-Seigneurid, Jean Jacques
Serignan, Jacques
Taillacq, Jean
Albaits, Jean Pierre,
Ardans, Bernard
Ardans, Gratien
Ardans, Jean
Balbi, Armand
Bergeron, Jean
Bouchet, Lucien
Garrica, Jean
Carricaburu, Pierre
Errecart, Martin
Falka, Pierre
Fourcade, Etienne Louis,
Grussante, Pierre
Ihiteaque, Pierre
Iriart, Gratien
Lacroix, Jean
Larran, Martin
Methoola, Jean
Pecastaing, Jean Cecile,
Pees, Lalanne Gervais,
Piarrot, Eugene Jean
Pisson, Pierre
Poulit, Jean Marie,
Uharriet, Martin

LUNEVILLE EN RUINES

LE CHATEAU EST TOUT CE QUI RESTE POUR TEMOIGNER LA GLOIRE DES DUCS DE LORRAINE

Lunéville la grise, une ville industrielle de 20,000 âmes est située dans la Lorraine française. Ville très prospère avant la guerre, il y avait de grandes manufactures d'automobiles, de wagons de chemins de fer, de porcelaine et de produits chimiques. Tout ce qui reste maintenant est le château des ducs de Lorraine. Dans son temps ce château était le rival de Versailles et même plus gai. Ses jardins servaient de modèles aux élèves de Watteau. Ce château est occupé par le maire, M. Keller qui joua un rôle si important pendant l'invasion allemande.

Aux approches de la ville il y a des sentinelles à qui il faut montrer ses passeports. Les champs sont remplis de mètres de fond. Rien ne semble plus calme que les habitants.

Par un chemin tortueux on arrive au sommet de la colline de Lemont où eut lieu une des batailles décisives de la nous apercevons les plaines de Nancy.

De cette colline à celle en face le combat eut lieu, nous avons ramassé des fragments d'obus allemands et français. Il y avait beaucoup de tombes sur cette colline; et sur une d'elles il y avait un képi fané et une petite croix de bois.

Madame Mirman, le femme du préfit qui nous accompagnait nous dit qu'elle avait placé cela là il y avait deux ans, car son mari aidait à enterrer les morts. Nous ne connaissions pas leurs noms mais nous placions le numéro du régiment quand nous le pouvions.

Les tombes étaient couvertes de fleurs sauvages.... des coquelicots rouges, des bluets, des marguerites. Même dans la mort la France décore ses soldats des couleurs tricolores.

A Lunéville on voit les traces que les Huns a laissé pendant les terribles 20 jours qu'il fut en possession de la ville. L'Hôtel de Ville et la Préfecture ont été brûlés, le quartier industriel détruit, les maisons saccagées, les hommes et les femmes assassinés. Les Keller, racontent l'histoire du martyre de la ville sans émotion, mais leurs yeux démontrent leurs sentiments. "J'aurais donné ma vie, dit le maire, si j'avais pu épargner à mes concitoyens les atrocités des barbares."

"Ils ont tiré," continue M. Keller, sur des vieillards, transpercé des femmes avec des baïonnettes; une femme est devenue folle quand elle vit son fils tué devant ses yeux et sa fille emportée par des soldats ivres.

Des histoires de ce genre sont si communes dans les Vosges que l'air en est vicié. Les oiseaux du château ne savent plus chanter depuis que les Prussiens ont passé par ici."

TRÈS AFFAIBLIE ET NERVEUSE

Dit cette dame qui soutenait une famille de quatre personnes. — Lisez son récit à propos de Cardui.

Tallapoosa, Ste.—Mme Sallie Eidson de cet endroit, écrit: "Ma santé était très mauvaise: j'étais affaiblie, nerveuse; j'avais des évanouissements, des étourdissements, et des palpitations de coeur. J'étais ainsi affligée pendant mes periodes de . . . J'étais bien embarrassée, car pendant 7 ans je travaillais dans un hôtel, après la mort de mon père, et j'avais à soutenir une famille de quatre personnes. Ayant parcouru l'"Almana D'Anniversaire," je me décidai à essayer Cardui. Cela m'a fait beaucoup de bien. Je suis persuadée que ce remède agira exactement selon les recommandations. Après avoir consommé trois ou quatre bouteilles, le mieux se fit en moi. Des lors, je commençais à me rétablir en santé et en force. Je pris, en tout, neuf bouteilles. C'était la première fois que je me servais de Cardui. Je me pesais que 108 livres, et je suis arrivée à 122. Je me sentais tout autre.

Auparavant il m'était impossible de dormir; j'avais recours au massage, tellement j'étais nerveuse et engourdie. Tout cela a disparu dès que je me servis de Cardui."

L'efficacité d'un remède est constaté invariablement par les résultats obtenus de son usage actuel. Le meilleur témoignage du mérite de Cardui se trouve dans les milliers de lettres de reconnaissance reçues par nous de personnes qui ont fait usage de Cardui.

Si vous souffrez des maux particuliers à la nature féminine, essayez Cardui, le tonique souverain des femmes. Adv.

CONDITIONS DE GUERRE ET LE SERVICE DE TELEPHONE

Parmi les conditions imprévues qui nous ont été imposées par la guerre, est la nécessité au point de vue pratique, de suspendre le développement commercial de nos affaires.

Ayant à faire face à une augmentation inaccoutumée dans l'usage du téléphone, et une forte demande pour un service nouveau et additionnel, il nous est impossible d'accepter ou de remplir les demandes qui nous sont faites, à moins de faire subir des délais indéfinis, à nos clients.

Cette situation est due à l'importance de conserver notre materiel, afin que les demandes faites par le gouvernement pour la guerre puissent être remplies promptement n'importe où et à n'importe quel moment.

T. BARTON BAIRD,
Gerant du District

Cumberland Telephone and Telegraph Co.